

—Bonjour, maman Lison, disaient les uns.
—Bonjour, m'ame Perrin, disaient les autres.
Et on lui serrait les mains avec la plus franche cordialité. Jeanne Fortier était fort aimée, nous l'avons dit, et Ovide put le constater en voyant la façon dont tout le monde l'accueillait. Il paya le verre de vin blanc qu'il avait bu, sortit, reprit son sac, son crochet, et retourna chiffonner consciencieusement dans les alentours de la boutique du boulanger Lebrét.

Les boutiques des environs et les portes des maisons commençaient à s'ouvrir. Les concierges et les ménagères apportaient sur les trottoirs les boîtes et les paniers dont les tombereaux du service municipal de la voirie enlèvent chaque matin le contenu. Enfin Jeanne reparut en compagnie des deux autres porteuses faisant partie du personnel de la maison Lebrét.

Au bout de quelques minutes, le guetteur les vit sortir toutes les trois de la boutique, poussant chacune devant elle un énorme panier à roulettes chargé de pains, qu'elles manoeuvraient, grâce à un "conducteur fixe," pareil à celui que possèdent les voitures d'enfant. Jeanne commença sa tournée en remontant jusqu'à la rue Saint-Audré-des-Arts, distribuant du pain de maison en maison, et allégeant petit à petit sa voiture d'osier. Ovide ne l'avait pas perdue un seul instant de vue, marchant quand elle marchait, faisant halte quand elle entrait quelque part.

—Voici sa dernière station, se dit-il, quand elle fut arrivée au quai Bourbon. Maintenant, elle va retourner par le même chemin à la boulangerie, rendre ses comptes, et, selon toute apparence, elle reviendra chez elle. C'est au cours de ce trajet que se produira l'accident, si je viens à bout de le faire naître.

Ovide descendit alors sur le bord de la Seine et se débarrassa des papiers et des chiffons qui remplissaient son sac.

Laissons-le changer de costume pour aller déjeuner, et rejoignons le peintre Etienne Castel qui, la veille, s'était fait conduire à la gare de Lyon. Là il s'adressa à un employé et demanda à quelle heure partirait un train pour Dijon.

—Un train express à sept heures quinze minutes, monsieur, lui fut-il répondu. Il arrive à Dijon à minuit trente-neuf.

—Pas d'autre auparavant ?

—Non, monsieur.

Etienne regarda sa montre. Elle marquait quatre heures et demie.

—J'aurais dû consulter un indicateur avant de m'embarquer, murmura-t-il ; enfin ce qui est fait est fait.

Il déposa sa valise à la consigne, alla flâner dans les environs pour tuer le temps, revint dîner au buffet de la gare, y but une bouteille de ce joli vin blanc d'Yvorne, et à sept heures quinze minutes partit pour le chef-lieu de la Côte-d'Or. A minuit et demi un des omnibus faisant le service de la gare le menait à l'hôtel du Chapeau-Rouge, où il dormit d'un profond sommeil jusqu'à 9 heures du matin. Il fit une toilette très correcte, annonça qu'il viendrait déjeuner entre onze heures et midi, et après s'être renseigné il se rendit à la préfecture.

—Veuillez faire passer ma carte à monsieur le préfet, dit-il au concierge, et ajoutez que le secrétaire du ministre de l'intérieur m'a chargé pour lui d'une lettre.

—Je vais faire conduire monsieur au secrétaire de monsieur le préfet, répondit le concierge, car monsieur le préfet est depuis quatre jours en tournée.

—Quand doit-il revenir ? demanda l'artiste très désappointé.

—Je n'en sais rien, mais monsieur le secrétaire pourra sans doute renseigner monsieur.

Le secrétaire apprit, en effet, à Etienne que le préfet reviendrait le soir même et qu'il pourrait être reçu le lendemain, à dix heures. A l'heure indiquée, le lendemain, l'artiste se trouvait en face du fonctionnaire, et lui remettait sa lettre d'introduction.

—Notre ami commun, le secrétaire de son excellence, me prie de me mettre à votre disposition, monsieur, dit le préfet après avoir lu. Je serai très heureux d'obliger un homme de votre valeur. Veuillez m'apprendre en quoi je puis vous être utile.

—Je voudrais avoir des renseignements précis sur une personne née à Dijon.

—Un homme ou une femme ?

—Un homme.

—Qui s'appelle ?

—Paul Harmant.

—Ce nom m'est inconnu, mais si vous avez la date exacte de sa naissance, il sera facile de vous renseigner en demandant communication de son casier judiciaire au procureur de la République.

—Cela ne suffira certainement pas, mais il est toujours bon de consulter cette pièce.

—Veuillez me donner le nom et la date.

Le préfet se prépara à écrire, et l'artiste, ouvrant son portefeuille et parcourant des yeux une page sur laquelle se trouvaient un grand nombre de notes, dicta :

—"Paul Harmant, né le 22 avril 1832 à Dijon, fils de César Harmant, et de Désirée Claire Soliveau.

—Son état ?

—Mécanicien.

—C'est à merveille.

Le préfet frappa sur un timbre. Un huissier parut aussitôt.

—Ceci au procureur de la République ou à son substitut, lui dit le fonctionnaire en lui donnant le papier qu'il venait d'écrire, et rapportez la pièce en question.

—Bien, monsieur.

L'huissier sortit.

—Vous avez besoin, m'avez-vous dit, de renseignements plus détaillés que ceux du casier judiciaire ? reprit le préfet.

—Oui, monsieur.

—Des renseignements intimes ?

—C'est cela.

—Eh ! bien, j'ai sous la main la seule personne peut-être qui puisse vous les donner. C'est un vieil employé de la préfecture, un homme de soixante-dix ans, doué d'une mémoire prodigieuse, et que je garde dans les bureaux malgré son âge, car il mourrait certainement le lendemain du jour de sa mise en retraite. Rien ne s'est passé à Dijon, depuis plus de cinquante ans, qu'il n'ait su et dont il ne se souvienne.

LXXII

Le préfet sonna de nouveau et dit au garçon de bureau qui se présentait :

—Envoyez-moi monsieur Rouget.

Un instant après, le vieil employé entra dans le cabinet, après avoir frappé discrètement à la porte.

—Monsieur le préfet m'a fait l'honneur de me mander auprès de lui ? fit-il en saluant.

—Oui, monsieur Rouget ! Je voudrais avoir de vous quelques renseignements.

—Sur une personne ou sur une chose ?

—Sur une personne née dans ce pays.

—Aux ordres de monsieur le préfet. De quoi s'agit-il ?

—D'un nommé Paul Harmant, répondit Etienne Castel. Rouget, pendant quelques secondes, consulta sa mémoire, puis il dit sans hésiter :

—Paul Harmant, si je ne me trompe, est né à Dijon en 1832.

—Vous ne vous trompez pas.

—Sa mère était une Soliveau. Couturière, je crois ?

—C'est cela.

—Son père et sa mère sont morts, à peu de distance l'un de l'autre. Sa mère la dernière. Il y a vingt-quatre ans environ. Paul Harmant était fils unique.

—Il habite Dijon ?

—Non, monsieur. Ses parents lui trouvant une intelligence rare, le mirent à l'école de Châlons, d'où il sortit dans un bon rang. C'était un brave garçon, un franc Bourguignon, la tête seulement un peu près du bonnet ! Il partit à l'étranger.

—Où il est mort, n'est-ce pas ?

—Du tout, monsieur. Du tout !

—Qu'est-il devenu ?

—Il a fait fortune en devenant l'associé d'un grand industriel à New-York. Ce sont les journaux qui m'ont appris cela, car on parle de lui dans les journaux, oui, monsieur. Dans ce moment il est à Paris où il a créé, paraît-il, une usine merveilleuse. Ah ! j'avais prêté cela à son père.

—Vous avez connu personnellement Paul Harmant ?

—Je l'ai connu quand il était tout jeune, et il promettait de devenir un gaillard remarquable, et il a tenu parole.

—Et vous êtes certain que Paul Harmant de Paris est bien celui que vous avez connu ?

—Parfaitement certain, puisqu'il était le seul de son nom.

—N'avait-il point de famille à Dijon ou ailleurs ?

—Il avait un cousin, le neveu de sa mère Désirée Soliveau.

Etienne Castel devint particulièrement attentif.

—Et ce cousin demanda-t-il.

—Ovide Soliveau, un chénapan, monsieur, qui a été condamné par coutumace, à trois ans de prison pour vol, il y a vingt-quatre ans, et qui, depuis, a dû aller au bagne. Voilà toute sa parenté. Triste parenté, vous le voyez, monsieur. Est-ce qu'on vous avait dit que Paul Harmant était mort ?

—On me l'avait affirmé.

—On se trompait en l'affirmant.

(La suite au prochain numéro.)

L'ART DE BIEN VIVRE

Beignets de pommes de terre.—Pilez des pommes de terre cuites sous la cendre, ajoutez une cuillerée d'eau-de-vie, du beurre et un peu de crème, liez cette pâte avec un jaune d'œuf et remuez-la longtemps pour lui donner de la consistance. Faitez après des boulettes, roulez-les dans la farine et faites frire ; servez chaud et saupoudrez de sucre fin.

Caneton aux navets.—Quand vous aurez vidé, flambé et troussé votre canard, préparez un roux et faitez-y revenir votre canard ; versez-y ensuite deux cuillerées à pot de bouillon. Retournez votre canard dans son mouillement jusqu'à ce qu'il bouille, mettez-y alors un bouquet de persil et ciboule. Faitez sauter des navets dans du beurre, jusqu'à ce qu'ils soient blonds, laissez-les égoutter et mettez-les avec le canard lorsqu'il sera aux trois quarts cuit ; laissez aller le tout à petit feu, dégraissez la sauce et versez.

LE MARIAGE CHEZ LES TURCOMANS

Le général sir Peter Lumsden, revenu d'Afghanistan, après avoir joué le rôle que l'on sait dans le conflit anglo-russe, a fait une intéressante conférence à Londres sur les mœurs de la population turcomane qui habite le nord de Hérat.

D'après un récit, les femmes turcomanes sont de bonne heure habituées au travail. Lorsqu'elles sont fiancées, elles confectionnent elles-mêmes leur trousseau, et, autant que possible, les articles de leur futur ménage, y compris même les tapis et les meubles. La coutume locale veut, qu'avant le mariage, le fiancé paie un gage aux parents de sa future ; ce gage consiste d'ordinaire en un cadeau de cent moutons, mais le futur époux peut aussi payer en espèces et en une ou plusieurs fois. Après s'être entendu à cet égard avec les beaux-parents, le futur organise, pour célébrer son prochain mariage, des courses de chevaux ou autres fêtes, auxquelles il convie ses amis. Puis il équipe un chameau qu'il envoie à sa future, et qui doit jouer un certain rôle le jour des noces.

Ce jour-là, la fiancée s'assied sur un tapis devant une tente, entourée des membres de sa famille. La famille du futur vient alors la chercher pour l'emmener ; mais les amis de la fiancée s'opposent à ce qu'on leur enlève la jeune fille et repoussent les parents du futur en leur jetant à la tête des œufs crus et autres projectiles ; les femmes plus âgées prennent part à la lutte en jetant dans la mêlée des citrons et des raisins, et la mêlée devient générale.

Au milieu de la bataille arrive le fiancé, qui s'élanche parmi les groupes de belligérants, délivre sa future et la hisse sur le chameau dont nous avons parlé tout à l'heure. Chacun se hâte de mettre bas les armes et le fiancé d'emmener sa bien-aimée, au milieu des félicitations et des cris de joie de l'assistance abattue et contrite.

UN CONSEIL PAR SEMAINE

Voici un moyen tout simple, mais infaillible, pour nettoyer vos carafes et vos flacons en verre ou en cristal : vous coupez une pomme de terre en petits morceaux que vous introduisez dans vos flacons, vous y ajoutez de l'eau fortement mélangée de vinaigre, vous secouez en tous sens afin que les morceaux de pomme de terre passent à plusieurs reprises sur toutes les parties intérieures de votre cristal, vous videz et rincez ensuite avec de l'eau claire. Lorsque l'intérieur est parfaitement nettoyé, vous frottez l'extérieur de vos flacons avec les morceaux qui ont déjà servi, puis vous lavez.

RÉCRÉATIONS DE LA FAMILLE

No 161.—ÉNIGME-SONNET

Mon existence est un problème ;
Nul ne me voit, nul ne m'entend,
Et plus d'un philosophe même
En me discutant se méprend.

Personne à son gré ne me prend ;
Quand vient le créancier suprême.
Pourtant tout le monde me rend,
Beaucoup avec un mal extrême.

J'entends déjà plus d'un lecteur
Qui crie : " Arrêtez, cher auteur,
Le mot c'est : Esprit, nul n'en doute."

Mais je vous assure que non ;
Regardez donc dans un canon,
Tant pis si vous n'y voyez goutte.

No 162.—FANTAISIE-ANAGRAMMATIQUE

Transposer les lettres de la phrase suivante, afin d'obtenir, par une combinaison nouvelle desdites lettres, le titre d'un événement historique et religieux :

SON MALADE SI SAGE DORT.

SOLUTIONS :

No 159.—Le mot est : Carte.
No 160.—Les mots sont : Abbé et Bêbé.

ONT DEVINE :

Rébus.—Jacques Trudel, Ottawa ; Misael Martin, Montréal ; Un canadien, Jacksonville (Floride) ; Mlle A. M. Langevin, Montréal.

On demande quatre chose à une femme : que la vertu habite dans son cœur, que la modestie brille sur son front, que la douceur coule de ses lèvres, que le travail occupe ses mains.